

retrouve des mots répétés à faible distance, sans justification spécifique ; de temps en temps le lecteur est confronté à des périodes assez lourdes ; comme poète, Asinius Pollio est un dilettante (voir les p. 197-204). – Abstraction faite des parallèles déjà mentionnés, E. Woytek traite aussi des relations entre la *Ciris* et Asinius Pollio d'une part et Horace d'autre part (aux p. 216-221) ; dans trois appendices, il s'attarde aussi sur les relations entre la *Ciris* et les livres I et II de Propertius, le livre I des élégies de Tibulle et le *Panegyrique de Messalla*. – En ce qui concerne l'appréciation des 'Sekundärtexte' / 'Imitationen', je souhaiterais formuler quelques remarques, bien que ce soit avec beaucoup de circonspection. E. Woytek aborde son sujet d'une façon méticuleuse et fait preuve d'une grande objectivité. Mais il est évident qu'on ne peut pas tout juger d'une façon mathématique ; ceci s'applique en premier lieu aux irrégularités dans les Sekundärtexte (s'agissant d'une intégration dans le contexte ('Kontextintegration') imparfaite ou moins réussie). En outre, je ne peux pas croire que les poèmes dans lesquels des poètes comme Virgile, Horace ou Ovide utilisent ou évoquent leurs prédécesseurs ou modèles, présenteraient des irrégularités qui seraient plus ou moins comparables aux irrégularités qu'on trouve dans les vers de *poetae minores*. Je reconnais que Woytek exprime lui-même (aux p. 160-161) une remarque pertinente en ce qui concerne l'intégration d'un modèle ; il affirme à juste titre qu'il y a une différence entre un poète comme Virgile et un *poeta minor*. De plus, je suis le premier à concéder que les observations d'E. Woytek sur des irrégularités sont presque toujours pertinentes, par ex. aux p. 156-157, sur Virgile, *Aen.* IV, 283 et sqq., et particulièrement sur *adfatus, exordia sumere* et sur la relation entre les v. 283 et sqq. et les v. 287 et sqq. Mais sous la pression de la méthodologie utilisée, on risque de chercher ou de voir de petits défauts en des endroits où un lecteur « normal » ne verrait aucun problème. Je signale d'abord la p. 162 sur l'*Énéide* II, 403 sqq. et la p. 220 sur Horace, *Carm.* I, 13, 8-9. J'insiste surtout sur les p. 113-114 : à la p. 113 on lit : « Auch der Imitator Vergil ist nicht immer in der Lage, stilistische Glanzlichter seiner Vorlage in vollem Umfang wiederzugeben bzw. umzusetzen ». En ce qui concerne le fait que l'*Énéide* IV, 657 et sqq., au contraire de Catulle 64, 171-2, ne contient pas de *versus aureus* (voir les p. 113-114), il faut tenir compte du fait que Virgile ne veut pas offrir dans son *Énéide* autant de *versus aurei* ou *argentei* que Catulle (voir les chiffres donnés par Norden dans l'appendice III de son commentaire sur *Aen.* VI) ; et si Virgile, dans l'*Énéide* VI, 180 sqq., offre moins d'allitérations que son modèle Ennius (voir la p. 114 : « Die Imitation ist an alliterierenden Verbindungen ärmer als die Vorlage »), il faut attribuer cela au fait que Virgile avait à cœur d'éviter les excès d'Ennius (ou de Naevius). Quoi qu'il en soit, l'ouvrage objet de ce compte rendu est sans aucun doute le résultat de recherches minutieuses, menées par un chercheur très aguerri dans ce genre d'études ; il est écrit d'une façon très claire et son argumentation est tout à fait convaincante ; nous tenons là une publication vraiment importante.

Willy EVENEPOEL

Lee M. FRATANTUONO & Riggs Alden SMITH, *Virgil, Aeneid 8. Text, Translation and Commentary*. Leyde – Boston, Brill, 2018. 1 vol. relié, IX-801 p. (MNEMOSYNE, SUPPLEMENTS, 416). Prix : 199 €. ISBN 978-90-04-36735-7.

La constitution d'une série de commentaires nouveaux de l'*Énéide* chez Brill va bon train. Après ceux des chants 2, 3, 6, 7 et 11 dus à l'infatigable N. Horsfall et celui du chant 5 par le même duo Fratantuono-Smith (le premier étant par ailleurs l'auteur d'un commentaire du chant 11 paru chez Latomus), et si l'on ajoute ceux qui sont parus récemment à Oxford ou à Cambridge, on se rend compte que les vieux commentaires des années soixante (ceux d'Austin notamment) sont progressivement « poussés vers la sortie » par de nouvelles publications appelées à constituer la référence majeure pour plusieurs décennies. Non que le chant 8 soit celui qui attendait le plus une telle remise à jour, car le commentaire de Gransden, et plus encore, celui de Éden (tous deux datant des années soixante-dix) restaient des outils de travail de qualité, mais leur apport est désormais dépassé et absorbé dans le volumineux ouvrage que proposent Smith et Fratantuono, le premier ayant surtout travaillé à l'établissement du texte et à la traduction, et le second au commentaire. Les deux auteurs ont largement profité de l'expérience de leur travail antérieur sur le chant 5 (qui leur permet notamment de relever les effets d'échos entre ces deux chants, par ex. p. 95), de la bibliographie récente (en premier lieu, les autres commentaires non seulement de Virgile, mais aussi des épiques flaviens parus ces dernières années, ainsi que la *Virgil Encyclopedia* de R. F. Thomas), et ont largement et intelligemment incorporé le meilleur des travaux d'Eden et Gransden (fréquemment cités en particulier pour les remarques de stylistique et de métrique). Les nombreux articles de L. Fratantuono, en particulier sur les dieux de l'*Énéide* (qui sont un peu un « angle mort » de la critique virgilienne, Jupiter, Junon et Vénus exceptés) ou sur les animaux (cf. le lion p. 299) enrichissent aussi ce commentaire. Après une introduction assez brève mais dense et suggestive qui balaye diachroniquement la succession des grands épisodes (prophétie du Tibre à Énée, rencontre d'Énée et Évandré, fabrication du bouclier d'Énée, départ d'Énée de chez Évandré, description du bouclier) et des grandes thématiques du chant, suivie d'une mise au point sur la tradition manuscrite, vient le texte avec appareil et traduction anglaise en regard, puis le commentaire proprement dit. Une bibliographie (sur laquelle je reviendrai) et deux index clôturent l'ouvrage : *nominum* et *verborum* (mais pas *locorum*, ce qui est dommage). R. A. Smith a repris intégralement le travail de collation des manuscrits, pour procurer au final un texte qui diffère assez peu de celui de ses prédécesseurs (j'ai noté deux différences avec l'édition J. Perret des Belles-Lettres, v. 205 : *furiis/ furis* et 583 : *dicta/maesta*), mais qui possède l'autorité d'une solide autopsie scientifique. En ce qui concerne donc le commentaire, qui constitue l'apport le plus neuf de cet ouvrage, on peut dégager un certain nombre de qualités saillantes, formuler quelques critiques, et avancer quelques suggestions. La principale qualité de cet ouvrage (qui répond à une forte attente actuelle vis-à-vis des commentaires) est la maîtrise de la bibliographie (et si possible, pas seulement ultra-récente et anglo-saxonne). Sur ce chapitre, on n'est assurément pas déçu. La quantité de travaux cités au fil des notes est proprement colossale, et il n'y manque ni les grandes études classiques et toujours valables, si anciennes soient-elles, ni les travaux les plus récents (par ex. la thèse de Rogerson sur Ascagne de 2017), ni les articles les plus pointus. Les Anglo-Saxons se taillent certes la part du lion (surtout au niveau des articles) mais les travaux français les plus marquants (Heuzé, Lesueur) ne sont pas oubliés, même si l'on pourrait ajouter quelques références supplémentaires (sur Mézence notamment, cf. D. Briquel,

« La fabrication d'un tyran : Mézence chez Virgile », *BAGB* [1995], p. 173-85). Cet ouvrage est donc aussi un précieux répertoire de bibliographie virgilienne, au-delà du chant concerné. D'autre part, ce commentaire déploie au fil des notes un certain nombre de spécificités bien venues reflétant l'idiosyncrasie de son auteur dans ses aspects les plus positifs. C'est d'une part, une véritable sensibilité à l'ambiance affective et à la puissance d'évocation du texte, révélées par une lecture intelligemment subjective qui ne se borne pas à une sèche énumération de *loci similes* : nombreuses sont les remarques fines sur les *effets* des mots ou des images (par ex., au bas de la p. 628 sur le v. 597, p. 213 sur *olli*, p. 162 sur *montibus*, p. 163 sur *proavi*). D'autre part, un point fort de ce commentaire réside dans l'attention particulière à la postérité de tel ou tel passage, voire d'un simple vers, ou d'une expression, de sorte que cet ouvrage apporte aussi beaucoup à la connaissance de la réception de Virgile ; et ce, non seulement chez ses successeurs épiques (notamment Valérius Flaccus, particulièrement bien pris en compte, en partie grâce aux très bons commentaires parus sur lui ces derniers temps), mais aussi aux époques moderne et contemporaine (cf. par ex. p. 356 sur Racine ; p. 277 sur Saint Isaac Jogues ; p. 331 sur Diderot ; p. 431 sur Scott Fitzgerald...), sans oublier les arts figurés (cf. p. 231 sur Claude Lorrain). Tout cela enrichit incontestablement le commentaire. On salue par ailleurs la clarté et le bon sens qui émanent des quelques discussions d'établissement de texte, généralement convaincantes (par ex. : *litora/ limina*, v. 555 ; *tacitos/ tacitis*, v. 108 ; *tenebat/ tegebat*, v. 194 ; en revanche, un doute subsiste pour *furis/ furiis*, v. 205, et *dicta/ maesta*, v. 583). Par ailleurs, l'auteur sait aussi écarter avec réalisme certaines des (nombreuses) questions oiseuses soulevées par la critique virgilienne au fil des textes (cf. par ex. p. 597 sur le problème d'Énée à cheval à propos du v. 552 ; ou p. 168, sur la durée de la remontée du Tibre) ; tant il est vrai que le travail d'un critique de Virgile consiste presque autant à repousser les faux problèmes qu'à poser les bonnes questions. Tout au plus pourrait-on lui reprocher parfois de perdre précisément du temps à mentionner certaines réflexions inopportunes de ses devanciers. Cette dernière remarque m'aidera à faire la transition avec la partie critique de mon compte rendu, qui portera en premier lieu sur la sélection de l'information. En effet, ce commentaire, si riche et utile soit-il, n'est pas exempt de reproches méthodologiques. Tout d'abord, le volume impressionnant qu'il atteint n'est pas sans comporter une part de « gonflement » un peu superflu. Celui-ci résulte, d'une part, d'un usage assez massif (surtout au début) des citations de critiques modernes, certes parfois éclairantes, mais qui souvent aussi n'apportent pas grand-chose à la compréhension du texte (pour ne rien dire de la longue citation en néerlandais de la p. 128) : des économies d'espace et de caractères auraient pu être réalisées dans ce domaine, et l'ensemble aurait gagné en clarté et en commodité. D'autre part surtout, le commentaire est inutilement alourdi par une foule de notes dans lesquelles l'auteur, pour tel mot, relève et cite méticuleusement (en rappelant chaque fois le contexte) toutes les autres occurrences du même mot dans l'*Énéide* (cf. par ex. p. 179 pour *aetherius*, p. 241 pour *inimicus*, p. 311 pour *ignarus*, p. 322 pour *optare*...) là où une simple liste chiffrée de références aurait suffi amplement (surtout si cette fastidieuse énumération ne débouche au final, comme c'est souvent le cas, sur aucune conclusion notable). L'espace ainsi gagné aurait pu être consacré, par exemple, à procurer des introductions partielles plus développées aux différentes sections et sous-sections du

texte pour mieux dégager les enjeux généraux de chaque passage en prenant un peu de hauteur, et peut-être aussi, en se plaçant davantage du point de vue de la genèse intellectuelle du poème. Par ailleurs, quoiqu'il se défende, dans l'introduction, de toute polémique, ce commentaire se ressent à plus d'un endroit du « crypto-Harvardisme » de l'auteur, qui oriente sensiblement ses choix exégétiques. L. Fratantuono a certes le droit de ne pas aimer Énée et de nous le faire savoir (cf. par ex. p. 585), et aussi de faire plus de cas de Putnam, Lyne et O'Hara que de Binder, Stahl ou Morgan (dont l'interprétation intéressante du combat d'Hercule et Cacus ne reçoit cependant pas l'attention qu'elle mérite), mais cela entraîne des partis pris méthodologiques et des types de raisonnement que l'on peut légitimement discuter. En bon « pessimiste », l'auteur se livre à une traque quasi obsessionnelle des prétendus « dark echoes » ou « grim associations » de tel ou tel mot, avec un résultat assez peu probant la plupart du temps : le fait qu'un mot soit employé dans un certain nombre, voire une majorité de contextes sombres n'entraîne pas automatiquement qu'il soit toujours chargé d'une connotation négative y compris en contexte neutre (cf. par ex. p. 197 pour *conspicio*, p. 209 pour *labitur*, p. 393 pour *cumulare*, p. 445 pour *nobile*...). Sur cela se greffe un problème connexe, celui des rapprochements hasardeux, fondés sur le principe que tout peut renvoyer à tout : or c'est précisément tout le travail du commentateur que de faire le départ entre les parallèles contextuellement significatifs (cf. par ex. p. 618 sur *digressu supremo*) et les associations plus ou moins arbitraires et forcées (cf. par ex. p. 358 sur le « mauvais choix » de la date du combat d'Hercule ; p. 531 sur les Cyclopes et l'*amor habendi* des abeilles de *Georg.* 4 ; p. 714 sur le nom de *Caesar* ; cf. aussi p. 452-53, ou la « bonne » explication sur les *Capitolia aurea* (le toit doré du temple) est noyée dans un tas de considérations assez confuses sur Tarpéïa, Saturne et l'*amor habendi*). Je me permettrai, en troisième lieu, quelques suggestions complémentaires : p. 222, il faudrait citer Hom., *Il.* XI, 771-776 (en amont d'*Od.* III, 5-9) parmi les antécédents de la scène d'arrivée, et l'on pourrait en outre creuser le parallèle entre l'arrivée à Pallantée et celle à Buthrote au chant 3 ; p. 374, je souscrirais volontiers à l'interprétation de Fordyce pour *abiuratae rapinae*, malgré le scepticisme de Fratantuono (l'ambiance morale de victoire sur la *perfidia* prime la pure logique narrative et justifie l'allusion « alexandrine » à une variante écartée) ; p. 461, je note une bonne interprétation, à mon avis, de *Ianiculum* comme sommet capitolin (contre Stahl), mais on pourrait citer à ce propos l'article de P. Grimal dans *REA* 1951, p. 51-61 ; p. 539, la discussion sur la « contradiction » de l'*altum limen* d'Évandre pourrait être approfondie en prenant en compte la logique suggestive de la scène (l'impression de majesté imposante du personnage émergeant graduellement à partir d'une image initiale de simplicité) ; p. 722, pour l'image d'Apollon (*arcum intendebat*), on pourrait rapprocher Horace, *Ode* II, 10, 19-20, et p. 728-29, pour le rôle pathétique du Nil v. 711-712, on peut mettre en parallèle la fonction de Tellus dans la Gigantomachie horatienne (*Ode* III, 4, 73-74). Je terminerai par une appréciation critique sur la bibliographie. Celle-ci se veut apparemment sélective, mais les critères de sélection ne sont pas clairs du tout. On attendrait sans doute d'une bibliographie du chant VIII de l'*Énéide* qu'elle comporte, d'une part, les principales études générales sur l'*Énéide*, et d'autre part, un maximum d'études particulières sur le chant VIII, les unes et les autres étant signalées par des renvois en abrégé dans le corps du commentaire (et les ouvrages touchant plus indirectement le

texte étant cités uniquement dans les notes). Au lieu de cela, cette bibliographie-ci comporte des titres qui ne sont invoqués qu'une fois et de façon très oblique dans le commentaire (cf. par ex. Harris 1973 ou Millon 1999), et ne reprend pas certains articles manifestement importants qui sont cités à plusieurs reprises dans les lemmes (obligeant du coup les auteurs à répéter chaque fois les références au complet, ce qui n'est pas très économique : voir par ex. Bacon 1939, p. 6 et 126, et Cohon 1991, p. 649), alors que d'autres articles figurent bien dans la bibliographie sans qu'on voie trop ce qui justifie cette différence de traitement. En outre, était-il nécessaire de citer un par un tous les volumes du Roscher, p. 773 ? Enfin, le nom d'A. Novara est estropié en Navara. Tout cela n'est pas très pratique. Au total donc, un commentaire riche et foisonnant, mais qui peine à sélectionner et à hiérarchiser l'information en privilégiant les critères de clarté et de commodité.

François RIPOLL

David QUINT, *Virgil's Double Cross. Design and Meaning in the Aeneid*. Princeton / Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. broché, XXII-218 p. Prix : 27 £. ISBN 9780691179384.

Professeur de littérature comparée à l'Université de Yale, D. Quint est notamment connu des antiquisants pour son bel essai sur le genre épique, *Epic and Empire*, Princeton, 1993. Dans ce nouvel ouvrage, il se livre à une investigation très complète et très fine sur le procédé du chiasme dans l'*Énéide* ; plus précisément, il s'attache à montrer comment le principe du double réversible (du type *abba* ou ses variantes) est un schéma à la fois récurrent et structurant de cette épopée, tant au niveau de la composition d'ensemble que de la disposition des modèles homériques mobilisés pour façonner ses personnages. Le lecteur tant soit peu familier de l'œuvre pense évidemment à sa macrostructure bipartite (une *Odyssée* et une *Iliade* prenant la suite des poèmes homériques sous forme inversée) et aux figures antagonistes d'Énée et Turnus modelées sur Achille et Hector avec un effet de renversement (Énée, qui apparaît initialement comme le successeur d'Hector et trouve en Turnus un nouvel Achille, se retrouve à la fin de l'*Énéide* dans le rôle d'un Achille vengeur de Patrocle-Pallas contre un Turnus « Hectorisé »). Tout cela est bien connu, mais l'originalité de D. Quint est de montrer que des jeux de miroirs semblables se retrouvent pratiquement à tous les niveaux de l'épopée, à la fois entre les chants et à l'intérieur même des chants, voire des épisodes. L'ouvrage s'organise en sept chapitres, qui suivent *grosso modo* la progression de l'épopée (moyennant des regroupements thématiques), et s'achève par une bibliographie (presque entièrement anglo-saxonne) suivie d'un index général. Le premier chapitre, qui pose les principes généraux de l'analyse, s'intéresse surtout aux jeux d'échos entre les chants I (scènes de la guerre de Troie au temple de Junon à Carthage) et XII (affrontement final d'Énée et Turnus). Il étudie notamment les références au couple Diomède-Achille comme modèles tour à tour de Turnus et d'Énée, et approfondit la question de l'interchangeabilité de ces derniers en liaison avec le thème de la guerre civile (un aspect bien mis en lumière par la critique virgilienne, mais sur lequel l'auteur apporte des compléments) ; on peut en revanche hésiter à adhérer à la conclusion un peu extrapolante, dans un sens critique vis-à-vis d'Auguste, de l'étude sur Neptune et l'orateur, p. 21. Le chapitre suivant, essentielle-